



Scène. « La danseuse malade » de Boris Charmatz et Jeanne Balibar est passée au Corum. Retour sur une pièce où l'expérience de la rupture continue.

La danse des ténèbres

■ S'attaquer à la danse des ténèbres suppose que l'on soit prêt à ne pas en ressortir indemne. Ce qui vaut pour les artistes, le danseur chorégraphe Boris Charmatz (légèrement blessé au cours de la représentation) et la comédienne Jeanne Balibar, vaut évidemment pour les spectateurs. Ceci pour préciser aux déçus que l'on n'entre pas sur le territoire de l'angoisse de Tatsumi comme sur le plateau de Michel Drucker.

Le chorégraphe Charmatz considère l'aboutissement de ce travail comme un réceptacle contemporain et éphémère de l'œuvre de Tatsumi Hijikata. Particulièrement de ses écrits : « *Nous ne fe-*

rons pas du Butô (1) à partir de ces textes hallucinants, car il portent déjà le Butô en eux », indique le chorégraphe dans une note d'intention où il abdique son pouvoir de metteur en scène. Dans ce spectacle de l'opposition, il n'y a pas de différence fondamentale entre danse et théâtre. Les fils conducteurs sont abandonnés dès le début, on allume la mèche. Les deux acteurs danseurs épousent les déplacements imprévisibles d'une camionnette télécommandée qui fragmente l'espace, éblouit et envoie des images. A cela s'ajoute la poussée puissance du texte qui est proprement ou salement renversant, et en même temps totale-

ment libérateur.

Tout diverge, la fonction de signification scénique est détournée. Ce désancrage des codes et des corps laisse apparaître une forme de plaisir. Les danseurs perdent le sens de l'espace à la recherche d'un équilibre qui ne s'oriente pas vers la virtuosité mais vers l'extra quotidien.

Affranchis des conventions Charmatz et Balibar s'abreuvent à la source créatrice empoisonnée dans un pacte quasi faustien avec l'esprit post-atomique de Hijikata. « *La danse - disait celui-ci - est un cadavre qui bondit de toutes ses forces.* » Le prix de cette liberté esthétique que l'on retrouve dans le

bushido (2) exige de ses pratiquants d'être au présent y compris par rapport à leur propre mort, comme s'ils n'étaient déjà plus de ce monde. L'énergie surgit alors dans leurs corps, l'enrichit et la transforme en mouvement.

JEAN-MARIE DINH

▲ (1) *Inspiré de l'expressionnisme Allemand le Butô naît après la seconde guerre en réaction à l'occidentalisation du Japon. Il exprime aussi la douleur et le vide après le drame nucléaire et la capitulation total du pays.*

(2) *Bushido est le code des principes moraux auquel les samourais vouaient leur vie.*

Scene. “The Ill Dancer” by Boris Charmatz and Jeanne Balibar has been shown at the Corum. A look back on a play where the experiment of rupture still goes on.

The dance of darkness

• To tackle the dance of darkness supposes that one is ready not to come out of it unhurt. What is worth for artists, for dancer choreographer Boris Charmatz (slightly injured during the performance) and actress Jeanne Balibar, is worth of course for the spectators. This is to specify for the disappointed ones that one doesn't enter Tatsumi's territory of anguish as one would enter the set of Michel Drucker's commercial TV programme.

Choreographer Charmatz considers the conclusion of this work as a contemporary and ephemeral receptacle of Tatsumi Hijikata's works. Particularly of his writings : “*We will not make Butoh¹ out of these haunting texts, because they already carry Butoh in them*”, points out the choreographer in a note of intentions in which he abdicates his power as director. In the spectacle of opposition, there is no fundamental difference between dance and theatre. The clues are abandoned since the beginning, and the match is lit. The two actor dancers follow the unpredictable travelling of a remote-controlled van which fragments the space, dazzles and sends images. Added to this, is the powerful push of the text which is properly, or rather dirtily, astounding, and at the same time totally liberating.

Everything diverges, the function of scenic signification is diverted. This uprooting of codes and bodies gives way to a kind of pleasure. The dancers lose the sense of space, looking for an equilibrium that tends not towards virtuosity but towards super-daily life.

Setting themselves free from conventions, Charmatz and Balibar drink from the creative source poisoned in an almost Faustian contract by Hijikata's post-atomic spirit.

“*Dance — he used to say — is a corpse jumping with all its strength.*” The price to pay for this aesthetic freedom found in the Bushido² requires from its practitioners to stand in the present, included being in relation with their own death, as if they already didn't belong to this world anymore. Energy then rises inside their bodies, enriches them and transforms itself into motion..

JEAN-MARIE DINH

¹ Inspired by German expressionism, Butoh was born after World War II as a reaction against Japan's westernization. It also expresses pain and emptiness after the nuclear holocaust and the total surrender of the country.

² Bushido is the code of moral principles to which the samurais dedicated their life.